

ciété et l'alliance des honnêtes gens comme un dernier luxe ! Messieurs, cet homme est mort devant la loi, son mariage est nul. Viens, malheureux, que je te confonde devant le magistrat."

Et de là, tout ce tumulte si peu éclairci d'abord ; et on avait envoyé chercher le marquis, tandis qu'on saisissait les papiers du faux baron à son hôtel, et la vérité, dans toute sa *hâ-deur*, était apparue dévoilée par Emilio, que son mauvais génie, ou plutôt son bon ange, avait, un jour, adressé à la banque de Schmitt dans un de ses voyages en France.

Le marquis rentra au palais vers minuit.

"Mes amis, dit-il, tremblant encore de terreur, le monstre, démasqué tout entier, vient de s'empoisonner ; il est mort !"

Car cet homme si gai portait toujours sur lui de l'acide prussique, en cas de besoin.

"La Providence, ajouta le marquis, a voulu qu'il s'acquittât envers moi... Grâce à elle, mon cher Emilio, je puis aussi m'acquitter envers vous... Embrassez votre femme."

Ainsi fut exaucée la prière de Béatrix. Ainsi, à l'heure qu'il est, on peut voir un poète heureux !—C'est décidément le siècle des phénomènes.

EMILE DESCHAMPS.



#### NAPOLEON ET LE SERGENT PORTE-AIGLE.

Je ne sais plus quel jour de l'année 1813, l'Empereur passait en revue, à Erfurth, une division du cinquième corps d'armée, commandée par le général Lauriston ; il était à pied et paraissait de la meilleure humeur du monde. Tout à coup les muscles de sa face se contractèrent, ses mains s'agitèrent, et des sons rauques, des paroles incohérentes sortirent de sa poitrine. Chefs et soldats, depuis les maréchaux de l'Empire jusqu'aux plus humbles fantassins, restèrent immobiles, leurs regards suspendus pour ainsi dire aux regards de Napoléon. Les cris de : "Vive l'empereur !" jusqu'à ce moment bruyants et unanimes, cessèrent simultanément sur toute la ligne.

Un seul régiment, placé à l'extrémité de l'aile gauche, soit qu'il n'aperçût point ou qu'il ne comprit point les signes presque convulsifs de l'Empereur, qui lui ordonnait de se taire, continuait à pousser des acclamations et des vivats, avec un élan et un enthousiasme remar-

quables. Ce régiment était le 134<sup>e</sup> de ligne : il venait d'arriver à la grande armée : il portait encore l'uniforme de la garde de Paris. Cet uniforme ne ressemblait pas à celui des autres corps ; il était bleu, blanc, vert, rouge, selon le numéro des bataillons.

Ce régiment continuait donc à crier avec obstination : "Vive l'empereur !" Celui-ci, de plus en plus irrité, s'approcha de quelques pas et fit signe qu'il allait parler. Il parla ; sa voix était rude et brève, sa parole saccadée ;

"Taisez-vous, disait-il, taisez-vous, lâches ! Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut crier : "Vive l'Empereur !" C'était le 26 octobre qu'il fallait crier.

"Qui vous a dit que j'étais mort sous les murs de Moscou ? Qui vous a dit que je suis un tyran ?...mon enfant, ma dynastie !...Vous faites la risée de tout l'Empire...Taisez-vous ! Rappelez-vous Dantzick, Friedland et nos campagnes d'Espagne...Oui, vous faites la risée de tout l'Empire ?"

Cette dernière phrase, Napoléon la répétait à chaque instant, et son irritation croissait en la répétant. Soudain il s'écria : "Les officiers et sous-officiers au centre !" On obéit. Un cercle fut formé autour de lui ; les officiers et les sous-officiers du 134<sup>e</sup> furent placés, tremblants, au premier rang.

Napoléon cependant, extrêmement agité, se promenait à grands pas, et avait repris sa phrase de prédilection : "Vous faites la risée de toute l'Europe." Il s'arrêta en face du colonel : "Votre régiment s'est déshonoré, lui dit-il. Si votre premier bataillon était ici, je le ferais décimer. Vous faites la risée de toute l'Europe. Les officiers du 134<sup>e</sup>, qu'il interrogeait d'un ton brusque et dur sur leurs campagnes, sur les croix qui décoraient leurs poitrines, sur la part qu'ils avaient prise à l'échauffourée des généraux Mallet, Laborie et Guidal, en 1812, répondaient en tremblant à ses questions, et l'irritaient au lieu de le calmer. Nul, parmi les maréchaux, n'aurait été assez hardi pour les défendre, et Napoléon continuait. Tout à coup il recula d'un pas, comme s'il avait reçu une forte bourrade dans l'estomac : "Qu'est-ce que cela ? dit-il, que voulez-vous ? laissez-moi." Ces paroles s'adressaient à un sergent-major, porte-aigle du 134<sup>e</sup>, lequel l'avait saisi par le bas de sa redingote grise et se trouvait avec lui